

Nouveau voyage en Bourgogne de Romain Rolland

*Pages du Journal inédit de Romain Rolland
(4 au 16 août 1936)*

Quelques lettres de Romain Rolland à Gaston Roupnel¹

Présentation par Bernard Duchatelet²

A lors qu'il préparait son *Colas Breugnon* Rolland vint faire, dans la deuxième quinzaine de septembre 1913, un voyage en Bourgogne, dont il fait état dans son journal. Il y évoque Dijon, Les Laumes, Autun, Château-Chinon, Lormes, Avallon, Vézelay (c'est ainsi qu'il orthographe le nom) ; il s'arrête à son « petit Clamecy » et termine par un pèlerinage à Brèves, « à l'endroit de ce pays, auquel sont attachés [s]es plus intimes souvenirs d'enfance ». Il en profite pour prendre de nombreuses notes pour son futur roman³.

Et voici que bien plus tard, vingt-trois après, mais pour d'autres raisons, il fait un nouveau voyage en Bourgogne.

En prélude au récit de ce nouveau voyage il paraît bon de préciser d'une part les circonstances qui l'ont précédé, d'autre part comment il s'est préparé et déroulé avec une certaine improvisation.

Les circonstances

Remontons au peu en arrière. Au moment de l'avènement du Front Populaire en 1935, la coalition électorale s'est doublée d'une union des intellectuels (écrivains, artistes, savants...) et du peuple. Le parti communiste se fait fort, dès lors, de souligner l'importance de Rolland⁴. Celui-ci publie dans *Vendredi*, le

24 janvier 1936, son article « Pour l'indivisible paix », qui marque une nouvelle étape de son engagement. Marcel Cachin, un des fondateurs du PCF au congrès de Tours en 1920, se réjouit : « Avec sa lucide intrépidité d'esprit, Romain Rolland a adhéré de toute sa foi à la révolution soviétique⁵. »

29 janvier 1936, c'est aussi le soixante-dixième anniversaire de Rolland. *L'Humanité*, *Europe*, *Vendredi*, *Commune* le fêtent avec beaucoup d'enthousiasme. Outre les nombreux articles publiés dans *L'Humanité* particulièrement, le PCF décide d'exalter l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* et de *Jean-Christophe* dans une grandiose manifestation à la Mutualité le 31 janvier. Elle a été préparée de longue date par Aragon et Jean-Richard Bloch, qui a réussi à décider Léon Blum à y prendre part⁶. Or l'on sait que les relations entre Rolland et Blum étaient, pour diverses raisons personnelles, franchement détestables.

Pour Rolland, cette fin de mois de janvier est l'heure du triomphe. Il se sent enfin reconnu dans son pays et la courte allocution prononcée par Blum à la Mutualité, bien que dans son Journal Rolland en critique la formulation, le réconcilie avec son ennemi d'hier⁷. Blum vient aussi lors de la représentation de *Danton* aux Arènes de Lutèce. Pendant ce temps, à l'initiative d'Aragon et de Jacques Chabannes⁸, est

1. Journal (BNF, NAF 26575, p. 17-35). Lettres de Romain Rolland (BNF, NAF 28400). Textes publiés avec l'aimable autorisation du Comité administratif du Fonds Romain Rolland. © Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des Universités de Paris. Remerciements à Martine Liégeois pour avoir transcrit les textes.

2. Remerciements à Martine Liégeois et à Michaël Boudard, pour l'aide apportée à la rédaction de certaines notes.

3. Voir : Romain Rolland, *De Jean-Christophe à Colas Breugnon. Pages de journal*, Éditions du Salon carré, 1946, p. 160-179. Voir aussi les notes prises à l'occasion pour son futur roman : « Romain Rolland : "Paysages de Clamecy" », *Bulletin de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy*, 1995, p. 47-56.

4. Sur l'importance que le PCF donne à Rolland au moment du Front populaire, voir : Michel Winock, « Le Front populaire est lancé ! », article paru dans *L'Histoire*, n° 305 (janvier 2006), p. 34, repris dans *Cahiers de Brèves*, n° 18 (septembre 2006), p. 12.

5. « Magnifique hommage du Peuple de Paris à Romain Rolland », *L'Humanité*, 1^{er} février 1936, p. 1.

6. À ce sujet, voir : Chantal Meyer-Plantureux, *Romain Rolland Théâtre et engagement*, Presses universitaires de Caen, 2012, p. 142-145. Voir aussi le compte rendu fait par Aragon de cette fête dans sa lettre du 3/II/1936, publiée dans *Europe*, n° 109-110 (janvier-février 1955), p. 153-154.

7. Voir la lettre qu'il lui écrivit le 7 février 1936 : « J'ai depuis longtemps souhaité vous tendre la main. Vous me la tendez. Merci. Je la serre cordialement. » (*Bulletin Association des Amis de Romain Rolland*, n° 17 [septembre 1951], p. 7.) Blum lui répondra le 18 mars.

8. Jacques Chabannes (1900-1994), romancier et auteur de pièces de théâtre, metteur en scène, fut très présent dans le secteur culturel au moment du Front Populaire.

préparée la grande journée du 14 juillet qui se clôt à l'Alhambra avec la représentation du *Quatorze juillet*. Dans la journée un immense défilé de sympathisants du Front Populaire s'est étiré des Tuileries à la Nation et, le soir, fut représentée la pièce de Rolland. La salle était pleine et le succès assuré.

Jacques Chabannes en était le metteur en scène. Il réunissait près de deux mille personnes (dont trois cents sur scène). Pablo Picasso avait réalisé le rideau de scène, en fait le décor de fond de scène (aujourd'hui au musée de Toulouse)⁹. La pièce fut accompagnée de moments musicaux, exécutés sous la direction de Roger Désormière, et composés par Jacques Ibert (*Ouverture*), Georges Auric (*Palais-Royal*), Darius Milhaud (*Introduction et Marche funèbre*), Albert Roussel (*Prélude* au 2^e acte), Charles Koechlin (*Liberté*), Arthur Honegger (*Marche sur la Bastille*), Daniel Lazarus (*Fête de la Liberté*). Plusieurs sociétaires de la Comédie-Française participaient à la distribution des rôles, dont Marie Bell qui chantera *L'Internationale* le poing tendu. Le spectacle fut radiodiffusé dans toutes les grandes villes françaises. Prévu pour être joué dix jours, du 14 au 23 juillet, le spectacle fut prolongé, d'abord jusqu'au 26 juillet, puis jusqu'au 2 août. Malgré son succès, il dut être interrompu à cause d'engagements antérieurs pris par certains acteurs.

Il ne manquait que la présence de l'auteur, réclamé par les comédiens. Par une lettre à Jacques Chabannes du 29 juillet Rolland demande à celui-ci de lui réserver des places pour les représentations du samedi soir (1^{er} août) et du dimanche (2 août) en matinée. Il assiste avec sa femme à ces deux représentations. On lui demande de monter sur scène pour être acclamé. Il se prête au jeu. Dans son Journal il raconte comment s'est déroulée la matinée de dimanche¹⁰.

Le lendemain, le 3 août, il a une émouvante entrevue avec Léon Blum, avec lequel il se réconcilie. Puis, le 4 août, il quitte Paris pour Dijon.

Était prévue pour le 2 août une « Fête de la Paix à Saint-Cloud ». Elle fut reportée *in extremis*, à cause du mauvais temps (sol trop détrempe), au 9 août. Organisée par le Rassemblement Universel de la Paix (mené par Willy Munzenberg et le Comintern), elle fut orchestrée par *L'Humanité*, qui en rendra compte le 10 août 1936, barrant la première page de ce titre : « 400.000 Parisiens à Saint-Cloud », et parlera d'« une démonstration monstre pour la Paix ».

Tel est le contexte dans lequel Romain Rolland fait

ce voyage en Bourgogne. Il vient de vivre des mois et des jours d'euphorie et d'émotions, dont témoignent les notes qu'il a consignées à profusion dans son Journal. Mais n'oublions pas les remarques qui suivent ces pages d'exaltation : « Je m'agite beaucoup. L'activité sociale me prend les neuf dixièmes de mes heures. Je parais aussi occupé d'une multitude de questions personnelles – hommes et choses. Et dans les pages mêmes qui précèdent ces lignes, j'ai inscrit avec une hâtive attention ce qui se rapportait à ces représentations d'une de mes pièces. J'ai semblé jouir de son succès, de ces tardives acclamations du peuple de Paris. / Au fond, je suis terriblement détaché de tout cela – fortune, infortune –¹¹. »

Sur la route du retour à Villeneuve il décide de faire quelques arrêts, mais ce n'est pas sans hésitations, compte tenu du mauvais temps et de ses ennuis de santé.

Préparation immédiate du voyage

La correspondance échangée avec Georges Milandre¹² et avec Charles Roupnel nous renseigne assez bien sur ses hésitations et comment Rolland décide finalement de s'arrêter à Dijon et de venir à Brèves avant d'aller à Nevers.

La Société Scientifique et Artistique de Clamecy voulait célébrer dignement à la fois son soixantième anniversaire et le soixante-dixième anniversaire de Rolland. Charles Milandre, par lettre du 27 décembre 1935, se fit l'interprète de la Société pour l'inviter. Malgré son désir de venir, celui-ci, dès janvier 1936, reporta à plus tard sa venue : il la prévoyait pour fin juin-juillet, sous réserve que sa santé le lui permît. Immobilisé par une grippe pendant un mois, en mai-juin, Rolland espérait pouvoir finalement venir à la fin de juin. Mais la prolongation du mauvais temps et les fluctuations de sa santé le firent renoncer et il en remit l'éventualité à la fin de juillet ou au début d'août. Ayant décidé de venir à Paris pour assister aux représentations de son *Quatorze Juillet*, il en profita pour réaliser son projet, ainsi qu'il l'explique dans une lettre à Gaston Roupnel, avec qui il est en correspondance amicale depuis plusieurs années.

Fils d'un modeste employé des chemins de fer, chef de gare à Chevrey-Chambertin, Roupnel (1871-1946), après avoir été professeur d'histoire dans différents lycées (Saint-Étienne, Épinal, Douai, La Flèche, Grenoble), est revenu en 1910 dans sa Bour-

9. À son sujet, voir l'article d'Alain Mousseigne, « Le rideau de scène pour *Le Quatorze juillet*. Une rencontre entre Romain Rolland et Picasso », *Cahiers de Brèves*, n° 3 (juin 2000), p. 14-16. Voir aussi : Christian Limousin, « Le rideau de scène pour *Le Quatorze juillet* de Romain Rolland », *Cahiers de Brèves*, n° 28 (décembre 2011), p. 54-57.

10. Voir un extrait dans *Cahiers de Brèves*, n° 18 (septembre 2006), p. 15 : « 1936 : le 14 juillet de Romain Rolland à l'Alhambra ». Voir aussi Chantal Meyer-Plantureux : « Romain Rolland, symbole théâtral du Front populaire », dans *Romain Rolland Théâtre et engagement*, op. cit., p. 61-67.

11. Cité par Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 327.

12. Charles Milandre (1871-1951), ingénieur des Arts et Métiers, fit une brillante carrière comme hydraulicien. Au moment de sa retraite, il revint à Clamecy. Il fut un des grands animateurs de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy, fondée par le grand-père maternel de Romain Rolland, Edme Courot, et dont il fut président en 1931, 1934 et 1937. Il publia de nombreuses pages sur la Révolution à Clamecy et sur les grands auteurs nivernais : Claude Tillier, Jules Renard et Romain Rolland, dont il fut toute la fin de sa vie un ami intime et très affectueux.

gogne natale. Auteur d'œuvres historiques, ethnographiques, il a, d'abord, écrit quelques œuvres romanesques : *Nono* (1910), histoire d'un paysan bourguignon, qui rata de peu le prix Goncourt et *Le vieux Garain* (1913), deux livres que Romain Rolland a lus lorsqu'il préparait son *Colas Breugnot*. Après sa thèse sur *Les populations de la ville et de la campagne dijonnaise au XVII^e siècle* (Paris, éditions Ernest Leroux, 1922), il est nommé professeur à l'université de Dijon, dans une chaire d'histoire bourguignonne, créée spécialement pour lui. Roupnel écrivit aussi un important essai philosophique, *Siloë* (Paris, Éditions Stock, 1927), dans lequel il exprime une vision théosophique du monde et donne de celui-ci une vision panthéistique. Rolland avait été séduit par ce livre (qui reçut le prix Maria Star, décerné par la Société des Gens de lettres en 1928), et avait écrit à son auteur une longue lettre pour le lui dire, ce qui lui valut un long remerciement. Malheureusement l'ouvrage n'eut aucun succès. Roupnel fut profondément déçu de voir sombrer son livre dans l'indifférence. L'ouvrage intéressera cependant Gaston Bachelard, son collègue à l'université de Dijon, qui lui consacra un livre : *L'Intuition de l'instant. Étude sur la Siloë de Gaston Roupnel* (Paris, Stock 1932). Roupnel publia aussi plus tard une *Histoire de la campagne française* (Grasset, 1932, – reprise par Plon dans la collection « Terre humaine » en 1974).

La correspondance de Rolland avec Roupnel, depuis *Siloë*, montre à quel point les deux hommes s'apprécient. Le voyant intéressé par la mystique, Rolland lui enverra ses livres sur Ramakrishna et sur Vivekananda. De son côté, Roupnel lui fait parvenir son *Histoire de la campagne française*, dessins originaux de Louis-W. Graux (Paris, Éditions Ernest Leroux, 1932). La lettre que lui écrit Rolland pour le remercier montre bien son désir de revenir un jour en Bourgogne, guidé par Roupnel.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga
29 nov.32

Cher ami

Votre livre sur la Campagne française nous passionne, ma sœur et moi. Ah ! que nous aimerions à la relire avec vous, sur l'un de ces chemins magiques, qui tendent leur toile invisible (à nos yeux profanes) sur la terre de notre Bourgogne ! Notre bonne chance nous le permettra-t-elle, un jour ? Vous êtes un sourcier de l'âme et des champs. Vous en décelez les nappes profondes, le songe multimillénaire. Chacun de vos livres est un poème.

Je vous envoie nos félicitations et nos souvenirs affectueux. Veuillez nous rappeler à l'aimable pensée de Madame Roupnel et de votre fils.

Votre dévoué

Romain Rolland

Mais il faut attendre plusieurs années pour que le

projet commence à se dessiner. À la suite de l'envoi par Roupnel d'un nouvel ouvrage, *La Bourgogne, types et coutumes* (Paris, Éditions des Horizons de France, 1936), Rolland exprime clairement son souhait : « *J'aurai le désir, en juin ou juillet, si possible, de faire une petite visite à mon Nivernais, et de le faire connaître à ma femme.* » Mais il craint les obstacles : le mauvais temps et la mauvaise santé. Il est cependant confiant.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga
29 avril 1936

Bien cher ami

Nous vous remercions de tout cœur pour nous avoir fait envoyer votre beau livre. Vous ne doutez pas de la joie avec laquelle nous avons savouré votre « Bourgogne ». Il est tout fruit et fleur ensemble, comme ce Chambertin que vous nous avez fait goûter naguère et dont ma langue a gardé l'arôme. Il est tout pur, tout fin et fier. Il fait revivre cette noble terre, sans lourdeur, substantielle, qui conserve en sa gaîté un sérieux, et dans le rire ou le sourire de sa grande bouche une virile mélancolie. Je vous vois en elle, je la vois en vous. – Je vous félicite affectueusement, ainsi que le bel illustrateur aux visions lumineuses.

Je voudrais savoir si votre santé s'est améliorée, depuis votre séjour aux bords du Léman. Je veux le croire, puisque vous venez de fleurir un pareil livre. – Et dites-moi aussi, – quand vous aurez quelque loisir pour m'écrire, – comment vont les chers vôtres, et si vos soucis pour eux sont apaisés.

Ici, nous continuons notre petite vie laborieuse, à trois. Nous sortons à peine, en ce moment, d'une grippe de printemps, qui n'a pas été trop mauvaise, mais qui laisse après elle quelque fatigue.

J'aurai le désir, en juin ou juillet, si possible, de faire une petite visite à mon Nivernais, et de le faire connaître à ma femme. La difficulté, pour moi, est dans la question de régime. J'ai, depuis des années, une maladie fort grave à l'intestin, qui m'oblige à une alimentation strictement contrôlée. Et c'est ce qu'il est le plus malaisé d'obtenir d'un pays comme le vôtre de Bourgogne. Il est beaucoup plus facile, en ceci, d'entreprendre, comme je l'ai fait l'an dernier, le voyage à Moscou.

Au revoir, cher ami, – puisque j'ai une lueur (incertaine) de vous rencontrer, au passage, à Dijon, – ma sœur et ma femme se joignent à moi pour vous adresser nos souvenirs affectueux
votre ami dévoué

Romain Rolland

Le succès de la représentation à l'Alhambra a été tel et la demande des comédiens si pressante que Rolland se sent obligé d'aller à Paris. Dès lors il prévint l'arrêt à Dijon et la visite promise depuis longtemps à Roupnel. Juste avant de partir il le lui écrit.

Villeneuve (Vaud) Villa Olga
lundi 30 juillet 1936

Mon cher ami

Nous allons, ma femme et moi, à Paris, ces jours-ci, pour assister à une représentation de mon Quatorze Juillet. Ce n'est pas très prudent, car ma santé est fort mauvaise ; mais je n'ai pu me défendre contre les insistances de mes interprètes – et contre mon propre désir de voir réalisé mon rêve, vieux de 35 ans, d'un vrai Théâtre du Peuple, où s'accomplit, chaque soir, la communion de la salle avec la scène.

Je ne pense rester à Paris que deux ou trois jours. Au retour, nous nous arrêterons probablement à Dijon, – soit pour faire, de là, un petit tour en Nivernais, – soit pour rentrer à Villeneuve, si la santé ne permet pas de voyager. – Nous serions heureux de vous serrer la main, au passage. Mais ne changez rien à vos habitudes ! Nous vous en prions affectueusement.

Je pense que notre passage à Dijon (deux ou trois jours) serait, au début ou au milieu de la semaine prochaine (probablement entre mardi 3 et vendredi). Nous descendrions à l'hôtel de la Cloche. – (À Paris, au Paris-Lyon Palace hôtel, rue de Lyon.)

Votre lettre de la fin du mois nous a profondément touchés. Que je voudrais savoir les chers vôtres en meilleure santé, et vos soucis éclaircis !

Croyez, je vous prie, à ma fraternelle affection
Romain Rolland

La réponse de Roupnel est immédiate ; il invite les Rolland à descendre chez lui, à Gevrey-Chambertin, au cœur même du pays vigneron. Rolland décline la proposition. Au vrai, il préfère, sans le dire, le confort d'un hôtel, où il pourra trouver le calme.

Paris, Dimanche 2 août 1936
Paris-Lyon. Palace hôtel, rue de Lyon

Cher ami

Merci de votre bonne lettre. Vous êtes trop gentils de nous inviter chez vous, à Gevrey-Chambertin. Mais sans parler du souci que nous aurions de vous causer et à Madame Roupnel le moindre dérangement, – les ennuis de ma santé m'obligent à prendre logis dans un hôtel, dont l'impersonnalité même met un malade plus à l'aise. (Pardonnez-moi ! Vous me comprendrez.)

Donc, nous comptons venir à l'hôtel de la Cloche, probablement mardi soir, ou mercredi. Si cela ne vous dérange pas dans vos habitudes, (vous me dites que vous venez fréquemment en ville), pourrions-nous vous voir jeudi, chez vous, place Auguste Dubois ? ou à défaut de jeudi, vendredi ? – Par cet été constamment pluvieux et orageux, il est peu probable que nous réalisions notre projet de petit voyage en Bourgogne, et nous serons sans doute obligés de rentrer directement, de Dijon, à Villeneuve.

Voulez-vous transmettre à Madame G. Roupnel mon respectueux souvenir et croire, mon cher ami, à mon affectueux dévouement

Romain Rolland

Veillez nous mettre un mot, à l'hôtel de la Cloche, – à partir du Mardi soir.

Surtout, ne venez pas nous recevoir, à la gare !

D'abord, nous ne savons pas encore exactement l'heure du train que nous choisirons. – Et nous ne voulons absolument pas vous causer cette perte de temps.

Il passe trois jours avec Roupnel, heureux de sa compagnie. Dès le lendemain de son arrivée à Dijon, par lettre du 6 août, il prévient Milandre que si tout va bien (le temps et sa santé !) il compte venir à Clamecy. Le 8 août, il confirme son arrivée pour le dimanche soir, après avoir passé la journée à Avallon. Comme prévu il arrive à Clamecy le dimanche 9 août au soir et s'installe à l'hôtel de la Boule d'or.

Finalement, le voyage se déroula dans de bonnes conditions et, sur la route du retour, les Rolland passent quelques jours à Nevers.

Le petit voyage en Bourgogne forme une période de calme et de détente. Rolland aime flâner en voiture, d'abord mené par Gaston Roupnel. Il aimerait rester incognito. Mais comment à Clamecy éviter la visite à la Municipalité ? Comment à Nevers pouvoir passer inaperçu ? Là, aussi, il faut « jouer le jeu », « tenir son rôle ». Mais ce qui compte pour lui c'est de faire découvrir à Macha les lieux de son enfance et de sa jeunesse, de les revoir pour lui-même.

Dans ce petit voyage aux sources il se plaît à s'arrêter à quelques lieux d'art. Prenons-les dans l'ordre. À Dijon, il se rend au « Puits de Moïse », considéré comme un chef-d'œuvre de la sculpture bourguignonne. Dû à Claus Sluter, réalisé entre 1395 et 1405, il est, en fait, la base d'un calvaire, aujourd'hui disparu et dont il ne reste que les portraits en pied et en ronde-bosse de six prophètes de l'Ancien Testament, surmontés d'anges représentés dans une attitude de tristesse ou de lamentation. Puis, à Beaune, Rolland s'attarde devant le « merveilleux triptyque », en réalité un polyptyque, « Le Jugement dernier », œuvre remarquable du peintre flamand Rogier Van der Weyden (XV^e siècle). La rangée inférieure présente les élus et les damnés, en deux petits groupes de figures peints sur une échelle plus petite, plus humaine que celle des saints au-dessus d'eux. Ils sont inexorablement poussés vers leur destin : les damnés sont écrasés sous le poids de leurs péchés et sortent péniblement d'une terre sèche craquelée, entourés par des étincelles de feu et des traînées de fumée. Du côté opposé, celui des élus, plus on se rapproche du paradis, plus les fleurs deviennent abondantes. À Avallon, il retrouve « Saint Lazare dont la nef dévale vers le grand autel ». Cette église présente, en effet, une curieuse irrégularité : le chœur se

situé à 2,50 m en dessous du portail et la différence de niveau est rattrapée par 17 marches et de grands paliers obliques. Enfin, à Nevers il s'intéresse à l'église Saint-Étienne ; bien que peu connue, elle est l'une des églises romanes les plus belles et les mieux conservées de France, qui a, sans doute, ouvert la voie au style clunisien. Rolland en admire « la belle et pure voûte romane ».

Il aime retrouver les paysages connus, qu'il décrit par de courtes notations. Beaucoup de phrases nominales sont comme autant d'images qui s'imposent. Prenons un seul exemple : « Vézelay, la magnifique esplanade aux tilleuls et marronniers ; rien de plus beau ; Macha en est saisi. » Comme ce voyage est différent de celui qu'il faisait, seul, en septembre 1913, quand il préparait son *Colas Breugnon* ! Alors il dénigrait presque son pays natal, le trouvant médiocre : des horizons fermés, une morne torpeur... Il ne pouvait s'empêcher de le comparer aux paysages suisses ou italiens ; « après la Suisse, je suis un peu déçu », avouait-il. « Le trajet qui passe en plein Morvan m'est une nouvelle déception. [...] Tout de suite je pense : "Qu'est-ce qu'une race italienne n'aurait point fait de cela ?" » S'il admire l'intérieur de la basilique de Vézelay, il s'ennuie de voir « de monotones collines, [...] un horizon sans bornes, mais qui n'attire point et ne semble pas vivre ». Ce voyage de 1936 revêt une toute autre tonalité. Rolland le vit comme un véritable retour aux sources, comme un pèlerinage ; il porte sur la région un autre regard. Macha est avec lui et c'est une autre France qu'il découvre. Et il peut conclure : « je suis heureux de ces quinze jours, de la France retrouvée, de ce Paris et de ce Nivernais fraternels, de ce renouveau du peuple de France, et de mon petit pays montré par moi à ma Macha, qui l'a aimé. » Romain Rolland se réconcilie avec le pays de son enfance, où bientôt il viendra « planter [s]a tente ». Il le dira, un peu plus tard, dans ses *Mémoires* : « je savoure les harmonies de ses vastes et sereins horizons, – les douces vagues de ses collines bleues, les rivières claires qui serpentent à travers prés, entre leurs haies de peupliers, et les joyaux d'architecture qu'y ont semés les siècles de la vieille France et de Rome auguste¹³. » Le ton diffère de celui de 1913 !

Pages du Journal

À 4 h. 1/2, départ de Paris pour Dijon. Sur le quai de la gare, les Lazarus¹⁴ et Moussinac¹⁵, qui me rap-

pelle un peu le bon Bazalgette¹⁶. – Temps de fin septembre, assez joli et fin, mais frais, venteux, troublé. – Macha découvre les paysages de Bourgogne, et en est charmée.

Mercredi, 5 août.

Dijon : hôtel de la Cloche. – Les beaux vieux meubles dans l'escalier. Cuisine soignée. (22 f. le repas = 4, 40 fr. suisses).

De Gevrey, Rounnel nous téléphone, et nous remettons la rencontre au lendemain.

Nous flânon en ville. La bonne vieille ville, très abondante en nourritures, et pour le corps et pour l'esprit.

Partout s'annonce le rassemblement du 9 août, pour la Paix. Des banderoles, des inscriptions. À une porte du palais, on va s'inscrire sur un registre. – Mais dans l'air ronflent les avions. – À la devanture de la belle librairie, réactionnaire, mais éclectique, s'étale le « Prince Moderne » avec son casque de croisé (d'aviateur), debout devant des machines¹⁷.

Visite au Musée, – à mes grands ducs (sur quatre noms, trois d'audace : le Hardi, le Sans-peur, le Téméraire¹⁸). Combien leurs portraits sculptés sont fortement individualisés. (Les mains de Philippe.)

Jeudi 6 août.

Déjeuner avec Rounnel, chez Racouchot, aux Trois Faisans : un cabinet d'angle au premier, donnant sur le palais ducal. Menu simple (brochets grillés, poulet rôti), mais exquis, et arrosés de deux Chambertin d'âges différents qui sont de purs nectars. Hélas ! inaccessibles aux simples mortels. Car Rounnel explique l'énorme écart qui existe entre le petit nombre du vrai Chambertin produit et les flots de celui qui est vendu. Et comment on s'y prend pour communiquer aux vins d'Afrique le velouté du vrai Chambertin : – en y mêlant une nappe de glycérine, – additionnée d'autres produits moins innocents. Le Bourgogne d'exportation est, en somme, très dangereux. – Notre hôte, atteint d'un pessimisme neurasthénique, qui contraste avec sa bonne figure bourguignonne, et avec un fonds d'esprit malicieux, nourri de nombreuses expériences et de souvenirs du terroir, – est profondément réactionnaire. Il est trop courtois pour nous le montrer. Mais tout son amour est dans le passé ; il considère la

13. Romain Rolland, *Mémoires*, Albin Michel, 1956, p. 17.

14. Daniel Lazarus (1898-1964), pianiste et compositeur de musique de chambre et de musique vocale, participa à l'illustration musicale du *Quatorze Juillet*.

15. Léon Moussinac (1890-1960), journaliste, romancier, historien du cinéma, était membre du parti communiste depuis 1924. Il s'intéressait au théâtre, participant en 1932 à la création de la Fédération du théâtre ouvrier français (FTOF) qui adhéra à la Maison de la Culture en 1935. Il fut avec Aragon fondateur de l'AEAR (Association des écrivains et artistes révolutionnaires). Il dirigea les ESI (Éditions sociales internationales).

16. Maurice Léon Bazalgette, (1873-1928), critique et traducteur, spécialiste de la littérature américaine, surtout de Walt Withman fut collaborateur de *Clarté*, de *L'Humanité* et fit partie du comité directeur d'*Europe*, à sa fondation, en 1923.

17. Qui est ce « Prince moderne » ? Peut-être Mussolini, fréquemment photographié en combinaison blanche et portant casque, devant son avion ?

18. Les quatre grands ducs, qui se succédèrent de père en fils, furent Philippe II le Hardi (1364-1404), fils du roi Jean II le Bon, Jean sans Peur (1404-1419), Philippe III le Bon (1419-1467), Charles le Téméraire (1467-1477).

France d'aujourd'hui comme perdue, se laissant couler à la mort : (juste, quand je la vois renaissante et rajeunie !... Mais ce n'est pas la même France ; et la mienne, Roupnel non seulement ne la connaît pas, mais il n'a aucune envie de la connaître. Il lui faut humer sa mélancolie.) Il voit le dépérissement de la race qui s'éteint, avec sa terre, trop vieille, trop fatiguée du long effort. La France est, à ses yeux, un beau jardin de luxe, qui meurt. Aucun rapport avec les grasses terres de Russie, qui jusqu'à présent dormaient. Quelques pouces de terre, admirablement cultivée, mais épuisée. (Il voit toute la France, d'après son coteau de Chambertin !) En politique, ces mourants n'ont que dégoût, écœurement ; ils ne croient plus à rien. (Et c'est normal : une classe qui meurt.) Le dernier recours de cette élite intellectuelle est le refuge dans l'idée que le social n'est rien, – que le moral est tout. Et comme le moral à lui seul, (c'est évident !) ne peut rien, ils se laissent choir les uns comme Roupnel dans l'abîme noir, les autres comme A. de Châteaubriant dans l'illusionnisme de l'extase¹⁹. – Roupnel a perdu jusqu'à la bouée, qu'il s'était lui-même fabriquée, il y a quelques années : le Retour éternel de son beau et touchant Siloë. Il me dit qu'aujourd'hui il en a horreur.

– Après, en taxi, au Puits de Moïse. Toujours plus beau, à chaque fois que je le revois. Inconcevable, à la date où il a été exécuté (fin XIV^e s.). Quelle richesse d'intelligence psychologique ! Quelle précision de vie diverse ! – Toutes ces figures sont, elles aussi, empreintes de tristesse. Mais cette tristesse n'accable pas, elle vivifie. – Le Calvaire, détruit, manque à la complète harmonie du tableau.

Vendredi 7 août.

Temps maussade, frais, venteux, pluvieux. Dans l'après-midi, il s'éclaire un peu. Mais de sombres nuées frangent tout le large horizon ; peu ou point de soleil. – Roupnel, que nous irons prendre en auto, à son Gevrey-Chambertin, nous dira : – « C'est la lumière, c'est le ciel qui s'accordent avec le plateau bourguignon, triste, en friche, buissonneux, avec des landes et des pierres pendant des lieues. La Bourgogne, que l'on se représente rieuse et répandant la joie, est un pays triste. » Mais il déteint sur elle sa propre incurable mélancolie. Il habite, sur la place du petit village de Gevrey, une maisonnette à un étage, délabrée, au rez-de-chaussée obscur, avec une odeur de moisi. Une femme malade, un fils neurasthénique

de 28 ans, tenu en tutelle, que le pauvre Roupnel abreuve de son désespoir permanent... Et cependant, ce même Roupnel est riche de vie intellectuelle, de gai savoir et de malicieuse expérience ; dès qu'il cause avec des amis et s'il boit un peu de son nectar, il prend la face et les couleurs d'un bon Bourguignon. Il a sans doute un mal qui le ronge...

Nous allons ensemble à Beaune, et il m'explique, tout le long du chemin, la carte des vins. Tous ces grands crus tiennent en un espace très restreint. Quelques étroites bandes de terre, sur la pente douce des coteaux, entre la lisière des bois sur la crête, et la route au bas de la côte. Tout ce qui s'étend au-delà, dans la plaine, est de seconde qualité. Deux longs losanges : coteaux, côtes de Nuits, côtes de Beaune. Entre les deux, il n'y a rien, aucune vigne ; des carrières de belle pierre. Mais les moines de Clos-Vougeot n'étaient pas si scrupuleux ; ils englobaient sous le même nom le bon et le médiocre. Et maintenant, des industriels du dehors se sont installés à Nuits, et vendent en gros, bon et médiocre et fabrications, sans égards aux vraies dénominations. Ils ont à leur solde des écrivains qui louangent leurs produits ; tels Constantin-Weyer²⁰ et Colette²¹, qu'ils ont nourris, arrosés, grassement payés. Roupnel, nommé président du syndicat des producteurs vinicoles, a engagé contre eux une lutte acharnée. Il bataille aussi pour obtenir de la commission du gouvernement la réforme de l'ancienne carte des vignobles, établie il y a quelque 50 ans au profit de Beaune, et au détriment des côtes de Nuits. – Dépérissement de la région. Une poignée de familles possèdent actuellement les vignobles de Chambertin. Les fils ont été décimés, à la guerre. Il a fallu faire venir un prolétariat étranger, déplorable, sans attaches. Une individualisation raciste poussée jusqu'à l'extrême. Même dans le même coin de terre, il ne se fait aucun mélange entre les gens du village vinicole et ceux du plateau, qu'ils nomment « la montagne » (200 mètres). Ce sont deux races. Roupnel me conte l'exemple d'une fille de Gevrey, qui, devant se marier à un de « la montagne » (les maris se faisant rares), alla voir « la montagne », et en revint, décidée à ne point se marier, resta vieille fille jusqu'à sa mort. Vieille race rude, non sans distinction intime, mais sans lectures.

Le beau village de Corton-Romanée, où chaque viticulteur a sa petite demeure, certaines datant de plusieurs siècles.

La riche Beaune, avec ses vieilles maisons bourgeoises. – Visite de l'hospice. Le guide à la voix suave

19. Alphonse de Châteaubriant (1877-1951), auteur de romans – *Monsieur des Lourdines* (prix Goncourt en 1911), *La Brière* (Grand prix du roman de l'Académie française en 1923) – est aussi l'auteur de *La Réponse du Seigneur* (1933), livre profondément religieux où il exprimait sa vision du monde, que Rolland « jugeait très beau, très pur, tissé de lumière et d'amour » (*L'un et l'autre* II, « Cahiers Romain Rolland », n°30, Albin Michel, 1996, p. 369).

20. Maurice Constantin-Weyer (1881-1964), qui a laissé une œuvre immense (romans, essais, biographies), obtint le prix Goncourt en 1928 pour *Un homme se penche sur son passé*. Il fut aussi un grand amateur de vins. Il a écrit *L'Âme du vin* (1932), guide des vins qu'il décrit région par région.

21. Sidonie-Gabrielle Colette (1873-1954) n'était pas seulement la romancière bien connue des *Claudine*. Née en Bourgogne, à Saint-Sauveur en Puisaye, elle fut initiée aux grands flacons dès son plus jeune âge. Parmi les douze sections de *Prisons et paradis* (1932) citons « La Treille muscate », « En Bourgogne ».

et flûtée. Le merveilleux triptyque, vu à la loupe et au télescope. Les bienheureux et les damnés. La souffrance désespérée des uns ne trouble point, assaisonne, la sérénité des autres. (cf. le Paradis de Ramuz²²). L'ange Tony Gregory²³.

Retour, par la maison Roupnel. Causeries avec le jeune homme. Un tison de vie, de flamme, laissé par nous, j'espère, dans ce jeune cœur qui meurt de froid²⁴.

— Pendant tous ces jours, les angoissantes nouvelles d'Espagne. Les sanglants combats. Les insolentes menaces des fascismes d'Allemagne et d'Italie. La France est le dernier foyer des libertés du monde.

Samedi 8 août.

Par auto (340 fr), de Dijon à Avallon. Très belle journée, très beau trajet : par St Seine, l'église parfaite, et sa couvée, son joli village, dans son nid ; – les sources de la Seine, l'eau transparente dans un pré, la nymphe de pierre dans une grotte en rocaïlle ; – Bussy-Rabutin ; l'humour bouffon du polisson paladin²⁵ ; le beau jardin vieille France ; les grandes ombres des hauts arbres... Que les soirs d'été doivent être délicieux, ici, dans ce tout petit Versailles de campagne !... Aux portes, le pâtre, son chien et ses moutons ; – Les Laumes-Alésia : plateau splendide, un air de source fin et léger, auprès des ruines gallo-romaines les moissons, où chantent les alouettes ; immense panorama ; – Semur, où nous nous perdons ; – Avallon, où nous arrivons, vers 8 h. ½, après que la boule rouge du soleil s'est enfoncée, sous les collines. – Tout le chemin est comme un grand parc. Tout le long des routes, les beaux ombrages, à perte de vue. Et de partout, les vieux souvenirs, les nobles ruines... En traversant les champs, l'auto heurte une bande de perdrix.

Dimanche, 9 août.

Avallon : hôtel du Chapeau-Rouge (chambres passables, avec bain ; cuisine au-dessous du médiocre). – Le matin, promenade à l'église St Lazare, dont la nef dévale vers le grand autel. Et sur les beaux remparts.

Air léger, splendide journée.

Par auto (120 fr), à Clamecy : vallée charmante du Cousin (jolies hôtelleries-moulins) ; – Vézelay, la magnifique esplanade aux tilleuls et marronniers ; rien de plus beau ; Macha en est saisie. – En descendant la rue St Pierre, nous entendons, sortant d'une maison du XIII^e siècle, (tout à côté de la gendarmerie), l'Internationale, diffusée de la Fête de la Paix, à St Cloud. – Je fais faire à l'auto un petit crochet, pour montrer à Macha mon petit Brèves ; et nous allons à la recherche de la maison de la grand'mère : ruinée, délabrée, encore si pleine pour moi de souvenirs et d'attrait ; ses deux étages de jardins, les prés de l'Yonne rapide entre les saules²⁶. – Sur les murs de fermes du petit village, des affiches du parti communiste apostrophant le pape. Grand-père Boniard eût eu plaisir à les rédiger.

Nous arrivons à Clamecy, vers 7 h. ½ ; (départ d'Avallon, vers 3 h. ½ ; une heure d'arrêt à Vézelay.) – Au seuil de l'hôtel de la Boule d'Or, nous attendent, portant des fleurs, Gadiou rouge écarlate et Milan-dre²⁷. – Le soir, Macha voit sur la route de Bethléem une auto arrêtée chargée de gens hurlant l'Internationale, le poing levé. – Fureur rentrée de l'hôtelier et des bourgeois.

Lundi 10 août.

L'Hôtel de la Boule d'Or s'est modernisé : chambres assez bonnes, avec eau chaude ; cuisine bonne. – Mais un vacarme, toute la soirée et une partie de la nuit : autos et motos, grondants, piaffants ; enfants criants ; chiens aboyants ; les éternels bavards, vissés au pont. – Le matin très beau. Allons saluer ma vieille maison natale, transfigurée²⁸. (Bains-douches, services d'hygiène.) Le jeune architecte²⁹ est dans la cour, radieux. Je ne reconnais plus ma coque ; il n'en reste que les lignes principales ; mais c'est très bien, ainsi, et elle a bon air, appuyée au vieux hôtel de Bellegarde. Nous nous disons que c'est bien mieux qu'elle soit vouée désormais à l'utilité publique, que d'être le lot d'un particulier. – Visite à la municipalité communiste,

22. Allusion non élucidée.

23. Tony Gregory était le danseur qui régla les danses et les mouvements de foule du *Quatorze juillet* à l'Alhambra. Est-ce une allusion à lui ?

24. Ce fils, Louis, se suicidera l'année suivante, le 1^{er} octobre 1937. Par lettre datée de Villeneuve, le 9 octobre 1937, Rolland prendra part à la peine de Roupnel : « Mon bien cher ami – combien plus cher en ces terribles heures ! – que puis-je vous dire, devant un tel malheur !

Toute parole est vaine. Je ne puis que vous embrasser, en mêlant mes larmes aux vôtres. Je sais que vous êtes entouré, à Dijon, de sympathies (tout le monde vous aime !) : il n'en est pas de plus profonde que la mienne. Que je voudrais qu'elle pût vous être de quelque aide – si peu que ce fût ! – Je pense avec tendresse et déchirement aux jours passés ensemble, l'an passé. Ma femme et ma sœur sont atterrées de votre malheur. Elles adressent à Madame Roupnel et à vous leur triste message d'affection. J'y joins ma douleur fraternelle. / Votre ami / Romain Rolland »

25. Roger de Bussy-Rabutin (1618-1698), comte de Bussy, fut exilé pendant dix-sept ans dans ses terres bourguignonnes après sa libération de la Bastille en 1666. Le château est célèbre pour la collection des portraits de toutes les dames que « ce polisson paladin » est censé avoir aimées.

26. Rolland évoquera de nouveau avec nostalgie, en 1939, « le succulent jardin à deux étages de terrasses, bien au soleil, qui descendaient au pré sur la rivière » (*Mémoires*, op. cit., p. 18). Il en reparlera encore dans son Journal en juin 1942 : « Combien j'aime et regrette la maison et ses terrasses de la grand-mère, et à la suite, la molle prairie où court l'Yonne bruisante ! » Cité dans « Henri Grasset à Brèves », *Cahiers de Brèves*, n° 20 (décembre 2007), p. 31.

27. Jean-Louis Gadiou (1864-1945), conseiller et maire adjoint de Clamecy de 1919 à 1935, fut un des présidents de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy.

28. Romain Rolland est né dans l'étude de notaire de son père, 4, rue de l'Hospice. Une descendante de la famille Rolland légua la maison à l'hôpital de Clamecy, qui y installa la consultation des nourrissons. Ce, jusqu'en 1934 où l'hôpital fut définitivement établi route de Beaugy.

29. Jean Avarre (1908-1972) architecte municipal, natif de Clamecy. On lui doit, notamment, l'aménagement du Centre Jean-Christophe créé à Vézelay par Marie Rolland en 1963 (*Le Picot*, n°27 [juin 2010], p.12).

l'épouvantail des bourgeois : Lamoine³⁰, le maire, Couillaud l'adjoint, deux cheminots retraités. De braves gens, aux mains d'ouvriers, déformées, l'air soucieux devant une tâche qui les dépasse. Très affectueux ; un sens réel de la bonté, de l'humanité de leur cause, – (parmi l'antipathie de la bourgeoisie qui les entoure). Nul sens de l'art, mais, en l'avouant, un respect de ce qui est beau, – de ce qu'on dit beau, – comme d'une valeur, qu'il faut conserver pour la communauté. Ils ont affecté une somme assez forte à l'entretien de l'église St Martin. – « On dit que c'est beau, me dit Lamoine, moi, je ne sais pas bien ; mais puisque c'est beau, il faut le garder ; c'est au peuple. »

À la Boule d'Or, nous avons à déjeuner le sous-préfet, Picard, de Nancy, un grand jeune homme, aimable et froid, Gadiou rouge écrevisse, et Milandre à la double barbe, très loquace, le plus intéressant des trois ; a voyagé un peu partout, même en Russie (de l'avant-guerre). Le sous-préfet a étudié en Allemagne, a vu Hitler. – Déjeuner exquis (tanche et poulet), arrosé de deux vins savoureux, Santenay et un Pouilly.

Une heure de repos, puis pèlerinage au cimetière, en nous arrêtant chez les fleuristes Blond³¹. Macha dépose sur la tombe, dans les pervenches, un pot de beaux œillets blancs, et arrose les fleurs assoiffées. – En ce jour même, où mon vieux papa dort sous mes pas – 10 août – il aurait eu exactement cent ans. (Il n'eût pas été surpris d'y atteindre !) – Pauvres chers amis !

Puis, chez le notaire³², au bas du Crot-Pinçon. Nous trouvons deux bourgeois pleins de rancune contre le Front Populaire, surtout la petite brune aux beaux yeux vindicatifs, qui déplore « l'abaissement de la culture », « la déchéance de la race », – qui regrette que l'on ait joué mon 14 Juillet. (Grâce à la radio, tous ces bourgeois ont entendu la 1^{ère} représentation, les clameurs de la foule, les hymnes révolutionnaires, et ils en ont blêmi !) – « Il y a 20 ans dit-elle, cela ne faisait rien qu'on jouât votre pièce ; mais aujourd'hui, cela excite les passions de la foule. » – « Mais, dis-je en souriant, c'est que ces passions sont aussi les nôtres. » – Elle en demeure suffoquée. Le très poli M^e Nolin en oubliera les règles élémentaires de la po-

litesse. Il ne nous rendra pas notre visite.

Au retour à l'hôtel, trouvé, qui nous attendent, le maire et l'adjoint. Comblés de fleurs.

– (Et j'oubliais de dire que l'une des plus vieilles rues de la petite ville, l'ancienne rue de l'Hospice, qui longe ma maison et l'hôtel de Bellegarde, porte maintenant mon nom³³. – Et à l'hôtel des postes, les employés, bonnes gens, se précipitaient aux portes et aux guichets, pour voir l'oiseau R.R. revenu au pays.)

Mardi 11 août

À 10 h. ½, un taxi de la municipalité vient nous prendre, et nous mène à la mairie, d'où nous allons avec le maire par la route de Beaugy, maintenant avenue Henri Barbusse, aux Chaumes du Crot-Pinçon et à la colonne qui rappelle l'exécution des victimes du coup d'État de 1851³⁴. – Nous y retrouvons quelques conseillers, jeunes gens et un photographe. On a aménagé, de l'autre côté de la promenade, où est toujours installé le cordier, un square de jeux. – Par le Crot-Pinçon, nous redescendons à notre maison, dont on nous fait les honneurs. Remarquable aménagement. Douches d'enfants, douches de tout genre, salle de radiothérapie, salles de consultations médicales, installation électrique, chauffage au mazout... Le dernier cri. Je suis très fier qu'on ait fait de ma vieille demeure ce petit palace de la propreté et de la santé. Bien peu de villes de France, même plus grandes, sont aussi généreusement dotées. C'est la Caisse d'Épargne qui en a fait les frais : 17.000 fr. sur les 23.000 ou 24.000 qu'elle a en caisse. – Le vieux père Marcellot³⁵, horticulteur et conseiller municipal, qui a connu ma famille, me conte ses démêlés à mon sujet, avec la Cie P.L.M.³⁶. Il lui avait proposé de planter, en face de la gare, un jardin où des fleurs auraient dessiné les noms des illustrations de la cité : mon nom, celui de Claude Tillier³⁷, etc. La Cie P.L.M., dont les directeurs sont fascistes, dit : – « Va pour les autres noms, mais pas celui de R.R. ! » – Mais le vieux Marcellot a dit : – « Ou celui-là d'abord, ou bien rien ! » – On dévalise la librairie pour m'apporter des Colas Breugnon à signer.

30. Alphonse Lamoine (1870-1938) conducteur au P.L.M dans l'Allier, puis à Nevers, il est ensuite muté à Clamecy dont il est élu maire, communiste, en mai 1935. A sa mort, Rolland envoya à sa famille le télégramme suivant (publié dans la presse) : « profondément attristé par mort de notre excellent ami Lamoine, partageons votre deuil. Adressons à famille et amis notre cordiale sympathie ».

31. Est-ce la famille de Rosalie Blond, « la vieille Rosalie du faubourg de Beuvron », que Rolland évoque dans les « Commentaires du petit-fils à Colas » (*Colas Breugnon*, Albin Michel, 1978, p. 277) ?

32. Georges-Maurice Nolin (1885-1969), qui s'est occupé des affaires de Romain Rolland.

33. Sur les péripéties relatives au changement de dénomination de la rue de l'Hospice en rue Romain Rolland, voir : Michaël Boudard : « Romain Rolland et la municipalité clamecycoise de Front Populaire (1935-1936) », *Cahiers de Brèves*, n°18 (septembre 2006), p. 13-14.

34. Le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon Bonaparte dissout l'Assemblée Nationale. Un plébiscite ratifiera ce Coup d'État qui lui permettra, l'année suivante, la mise en place d'un régime préfigurant le Second Empire. Si le peuple de Paris réagit peu le 2 décembre, les campagnes se soulèvent. Clamecy fut le théâtre d'une des plus violentes insurrections qu'ait connues la France suite à ce Coup d'État. La ville paya un lourd tribut : 6 condamnations à mort, dont 2 exécutions, plusieurs centaines de déportations à Cayenne et en Algérie. La colonne du Crot-Pinçon fut érigée en 1884 en mémoire des insurgés. (Voir les Actes du colloque du 24 mai 1997 édités par la Société Scientifique et Artistique de Clamecy : *Coup d'État du 2 décembre 1851. Les insurgés de Clamecy et de la Nièvre*. Bulletin année 1998.

35. Louis Marcellot (ou Marcelot) (1877-1966), pépiniériste horticulteur, fut conseiller général SFIO de Clamecy en 1930 et en 1937, conseiller municipal et maire adjoint à partir de 1935.

36. La Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, dite PLM, compagnie ferroviaire privée, a été lancée en 1857 et nationalisée en 1938 lors de la création de la SNCF.

37. Claude Tillier (1801-1844) pamphlétaire, journaliste, né à Clamecy, auteur de *Belle Plante* et *Cornélius* (1841) et du plus connu de ses romans, *Mon oncle Benjamin* (1843). Il a son buste en bronze à Clamecy.

Dans l'après-midi, vers 4 heures, visite éreintante au Musée. Milandre parle toujours. Et, Gadiou ne me fait grâce d'un clou. Un bric-à-brac invraisemblable, avec quelques belles collections (porcelaines, souvenirs locaux). – Dans la salle au tapis vert, où le bureau de la Société (Sc. et Art.) fait le cercle, adossé au mur, Milandre lit, en bredouillant de plaisir, des pages de ses dossiers, où il a enregistré les sobriquets de tous les Clamecycois et tous les cancans du lieu.

A 6 h. ½, réception par la municipalité, dans la grande salle des fêtes de l'hôtel de ville. (J'y ai jadis gravi les gradins, aux distributions de prix.) Réunis autour de la table du Conseil, on échange des discours, et on lampé le vin d'honneur. Entretiens amicaux, questions, réponses³⁸. Tous ces braves gens (je me fais écrire leurs noms et leurs professions) sont très sympathiques, très désireux du bien public, et préoccupés de l'avenir. On se sent très amis. Le vieux Marcelot dit que la maison de chacun d'eux est et serait en tout temps la nôtre.

La nuit, Macha malade, – et moi, moulu de fatigue.

Le plus grave, dans le nouveau Clamecy, est l'implantation dans la tranquille petite ville de flotteurs et de paysans, de trois – bientôt quatre – usines, dont deux au moins, trois peut-être, sont des usines de guerre camouflées (sous divers noms : fabrication d'eau de javel, étamage des métaux, etc.) Les industries de gaz toxiques, qui encerclaient les grandes villes, en sont, depuis peu, détachées et disséminées à travers le pays. Celles de Clamecy viennent des Gillet de Lyon³⁹. Elles bordent maintenant les rives de l'Yonne, aux portes de Clamecy, qui se trouve vouée à tous les hasards des guerres futures, des bombardements par avions, et de l'asphyxie par les nappes de gaz qu'on accumule, à son seuil. – Les nouveaux maîtres, maîtres de la mort, qui se sont installés chez elle, ne lui compensent pas ces dangers par leurs libéralités. Ils ne donnent rien, ou quasi-rien, pour les œuvres sociales de la cité, – surtout maintenant qu'elle est

passée sous une municipalité socialiste. Même pas un sou, pour la réfection de la cathédrale St Martin, menacée de ruine, et que répare cette municipalité de Sans-Dieu ! On me dit que les Gillet, ces grands bourgeois catholiques, sont mal avec l'archiprêtre de St Martin, homme libéral, original, que je regrette de n'avoir pas vu (il est absent) : car il aime mes livres, me dit-on.

Mercredi 12 août

Macha fatiguée par une mauvaise digestion et par un orage, dans la nuit. Ciel chargé de nuées.

Dans l'après-midi, nous faisons un tour à Sembert, en auto. Mais le chauffeur (le directeur d'un garage d'autos), qui est un étranger, installé ici depuis cinq à six ans, ne connaît rien de mon vieux Sembert du « petit arbre » et de la Foulrière⁴⁰. Il nous conduit sur l'autre versant, qui redescend sur Armes. On voit pourtant, dans le ciel troublé, au loin les tours de Vézelay, St Pierre-du-Mont et Metz-le-Comte. Nous traversons deux fermes de Sembert. Dans l'une, des paysans sauvages, sinistres, qui nous regardent sans répondre un mot. Dans l'autre, les quatre hommes sont morts en un mois. – Impression lugubre. – Le vent passe sur les genévriers.

À 6 heures du soir, départ pour Nevers. Le Conseil municipal est à la gare, et il nous porte nos bagages. – Mais pas un bourgeois. Pas un membre de la Société. Ils nous boudent. Alea jacta... La scission de la classe est accomplie.

Parmi les conseillers, un ancien gendarme raconte qu'avant la guerre ils avaient sur leur liste de suspects, les noms de Laval, anarchiste français, et de Mussolini, anarchiste étranger.

Quelques jeunes hommes, timides, à l'écart, et rougissants. – Ainsi, je fus...

– Trajet, par une lumière éteinte de cataclysme, un ciel de cendre. (C'est aujourd'hui que la terre sort d'une poussière de nébuleuse, d'étoiles filantes, qu'elle traverse depuis le 9 août.

38. Voici ce que consigne le registre des délibérations du Conseil Municipal de Clamecy (1927-1936) : « Le Maire souhaite la bienvenue à notre camarade Romain Rolland et à Madame, il rappelle l'inlassable dévouement de notre compatriote envers l'humanité, sa lutte constante pour la défense du faible, ses combats pour la justice, le pain, la paix et la liberté. En paroles émues, notre camarade Romain Rolland rappelle les douloureux événements actuels, il déclare que toutes ses forces seront, comme par le passé, mises à la défense de l'humanité. Il demande à tous l'union dans la démocratie seule chance de la Victoire finale du Front Populaire. » Texte cité par Michaël Boudard, *loc. cit.*, p. 14.

39. « En mars 1922, la Sté "Brulfer et Cie" est mise en liquidation au profit d'une nouvelle entité, la "Société Anonyme des Produits Chimiques de Clamecy". Si les anciens actionnaires sont encore présents, de nouveaux apparaissent en la personne de la famille Gillet. Depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, celle-ci avait bâti à Lyon, un puissant complexe industriel centré sur le textile et la chimie (Progil, contraction de Produits Gillet). » (Michaël Boudard. « Maurice Brulfer et l'usine de produits chimique de Clamecy : une nouvelle ère 1920-1940 ». *Société Scientifique et Artistique*. Bulletin année 2007. pp. 29 à 70.

40. Romain Rolland avait pensé situer dans ces lieux le premier chapitre de *Colas Breugnon*, « L'alouette de la Chandeleur ». Dans ses *Mémoires* il mentionne « autour de la ville : Sembert le nu – (à présent, on l'a vêtu d'un bois de sapins ; mais alors, il n'avait qu'un petit arbre unique sur son chapeau) » (*Mémoires*, *op. cit.*, p. 17). Quant à La Foulrière, voici la description qu'en donne Joseph Forestier : « Du vieux Beaugy, si vous le voulez bien, nous ferons voiles vers les hauteurs plus hospitalières du Sembert. / Là sur le versant occidental, et dominant le bouchon où fréquenteront longtemps les amateurs de friture, s'ouvre profond d'environ quinze pieds le trou de la Foulrière. / C'est dans ce sanctuaire souterrain que, bon an mal an, pèlerins et pèlerines accouraient, entre Laudes et Nones au jour de la Chandeleur. / On s'armait de torches, car ni fenêtres à meneaux pour éclairer les fidèles, ni marches artistiques pour guider leurs pas. Un orifice antédiluvien sur une nef à pente gluante et rocailleuse où il s'enregistra toujours plus d'accidents que de miracles. Tels en effet arrivés valides, qui s'en retournaient estropiés pour revenir frais et dispos à même jour de l'année suivante. / L'objet de ce culte séculaire... et persévérant... ? Quelques stalactites et autres fétiches de même marque statufiés par la légende, mais descendus aujourd'hui de leurs autels, et ne recueillant plus d'hommages que ceux d'irrespectueux lièvres et lapereaux. / Vénérés la veille, profanés le lendemain... "Sic transit gloria mundi". » « Quelques coutumes clamecycoises », *Bulletin de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy*, 1911-1912, p.73.

À Nevers, où je pensais me reposer incognito, se rue à la gare, au-devant de nous, une petite bande de compagnons ouvriers, qu'on a prévenus par téléphone de notre arrivée. Le porteur de bagages refuse d'être payé. – L'hôtel de France, qui est tenu par des Croix-de-Feu⁴¹, nous fait la mine. Mais les domestiques sont rayonnants. – Et à 10 h. ½ du soir, le maire de Nevers, dr Gaulier⁴², nous fait visite, dans notre chambre, avec son jeune conseiller Nessler⁴³. Un bon vieux médecin à grasse face, aux yeux affectueux. Il était tout dernièrement à Barcelone, venu dans son auto, pour assister aux jeux olympiques⁴⁴ ; et il a été pris dans la tempête des premiers jours de l'insurrection ; il a essuyé le feu, ses deux compagnons d'auto ont été blessés. Il eût voulu rester prendre un fusil, se battre avec les républicains.

Jeudi 13 août

Joli hôtel de France, belles et bonnes chambres (mais le trône des w.c. dans une tour). La nourriture est abondante et excellente, – meilleure encore qu'à Dijon.

Nevers, ville de goût et de confort, de gras manger.

– Le matin, nous allons aux Archives municipales, où j'ai déposé une quarantaine de lettres de Gorki, (avec d'autres manuscrits de mes œuvres). Nous nous entretenons avec l'archiviste Biver. Nous décidons de laisser à ses Archives notre collection de lettres, sous certaines conditions. – Macha prend copie des lettres écrites en russe⁴⁵.

À midi ½, visite nous est faite à notre hôtel, par le Conseil municipal.

Vers 5 heures, promenade dans la ville ensoleillée, sur la belle place du château ducal, sur la terrasse

d'où l'on domine les horizons de la Loire.

À 6 h ½, réception à l'hôtel de ville. Discours du maire. Je réponds. Vin d'honneur. Fleurs. D'autres maires des communes voisines sont aussi venus, ou ont envoyé des télégrammes : Imphy, Guérigny. La réunion est beaucoup plus nombreuse qu'à Clamecy (on a convoqué les ouvriers), mais moins intime.

Nuit de fatigue un peu fiévreuse.

Vendredi 14 août

Nous avons à déjeuner, à l'hôtel de France le maire Gaulier, son 1^{er} adjoint le député Locquin⁴⁶, son jeune et intelligent conseiller Edmond Nessler (qui m'a consacré un article dans la Nièvre⁴⁷), et l'ouvrier tourneur Chatout, grand parleur, grand meneur, – un peu guindé au déjeuner. (Il nous rappelle Aroseff⁴⁸.)

Repos, après, tandis que Macha travaille aux Archives. J'écris la lettre de donation aux Archives.

À 6 heures, le maire revient, avec Locquin, Nessler, Chatout et le bâtonnier des avocats, Pierre Hugon, admirateur ému, confus de Jean-Christophe. (L'hôtel Croix-de-Feu ne sait plus qu'en penser !)

– Promenade ensemble, en deux autos. À St Étienne, la belle et pure voûte romane que Chatout examine, du point de vue fortification. Locquin est un guide très instruit, bon connaisseur. Sur un mur de l'église, un mandement de l'évêque appelle à la pacification. – Puis, sur l'autre rive de la Loire, au Mt Tapin, au « cabaret des Gonzague ». On a de là le profil de Nevers et de ses tours, et cette Loire désordonnée, avec son fouillis d'îles de sable et de taillis. Je l'aime bien. Admirable beauté du ciel sans nuages. Mais l'air est mou ; et dès le coucher, l'humidité monte. Dans l'air évoluent des avions ouvriers. – Nessler, Chatout les examinent, les reconnaissent, ra-

41. L'association des Croix-de-Feu ou Association des combattants de l'avant et des blessés de guerre cités pour action d'éclat (1927-1936) était, à l'origine, une ligue d'anciens combattants nationalistes français. Le mouvement, sous la direction du colonel François de La Rocque, devient (1930-1936) politique et se réclame d'une démarche sociale et patriotique anti-allemande. Fidèle à l'esprit patriotique, s'opposant à l'internationalisme du parti communiste et aux ligues d'extrême gauche, l'organisation paraissait une ligue d'extrême-droite, ce qu'elle n'était pas. Après les mesures d'interdictions prévues à la loi du 10 janvier 1936 sur les groupes de combat et milices privées en réponse aux émeutes du 6 février 1934, le mouvement des Croix-de-feu fut dissous par un décret pris en conseil des ministres le 18 juin 1936. Il y avait en France 200.000 adhérents en 1934 ; on en comptait 2.000 dans la Nièvre en 1936.

42. Docteur Michel Gaulier (1879-1953) : docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien interne en médecine et en chirurgie de l'Hôpital civil de Versailles et de l'Hôpital départemental de la Seine, il exerça à Paris jusqu'à la déclaration de guerre. Après la guerre, il revient dans son département natal et s'installe comme médecin et éleveur. Conseiller municipal de Saint-Saulge (1925-1929), il adhère à la SFIO en 1927. Candidat aux élections législatives en 1932, il est élu conseiller, puis maire de Nevers en mai 1935.

43. Licencié en droit et ès-lettres, également diplômé de l'École libre des Sciences politiques, Edmond Nessler (1907-2004) commença une carrière de journaliste avant de se lancer dans la politique.

44. Les jeux olympiques de 1936 avaient lieu à Berlin. En réaction, Barcelone organisait des « Olympiades du Peuple » prévues pour l'été. Elles furent annulées après le début de la Guerre d'Espagne, au mois de juillet, alors que les sportifs avaient commencé à arriver.

45. Romain Rolland avait remis aux Archives départementales de Nevers en 1927 une série de manuscrits. Voir la liste dans : Guy Thuillier, *Romain Rolland (1866-1944) Guide de recherche*, 2006, p. 14-15 (consultable sur internet). Sur la donation, voir Guy Thuillier, *Romain Rolland de Jean-Christophe à Colas Breugnot*, Société académique du Nivernais, 2005, n° 217 (lettres à Rolland de l'archiviste Paul Des-tray) et n° 223 (lettre de Rolland à l'archiviste Biver). Parmi les manuscrits remis figurent 49 lettres de Gorki (1917-1928).

46. Jean Locquin (1879-1949) docteur ès lettres, licencié en droit, avocat à la Cour de Paris, se lança très jeune dans la politique. Socialiste, il fut élu député de la Nièvre de 1914 à 1932. Après son échec aux législatives de 1932, il continua à administrer sa commune de Balleray jusqu'en 1934 pour devenir maire-adjoint, puis maire de Nevers en 1939. Diplômé de l'École du Louvre, il publia en 1912 ses thèses sur *la Peinture d'histoire de 1747 à 1785* et le *Catalogue raisonné de l'œuvre de Jean-Baptiste Oudry, peintre du Roi 1686-1755*. Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages sur le Nivernais.

47. Son article, « Romain Rolland est dans nos murs » (*La Tribune Républicaine*, 14 août 1936, p. 2), est plutôt un entrefilet : Nessler raconte comment, ayant appris que Romain Rolland était à Dijon, il s'est empressé de joindre le maire, le dr Gaulier, pour qu'ils puissent saluer l'illustre visiteur.

48. Alexandre Aroseff (1890-1938) est un écrivain russe qui, après une carrière diplomatique en Lituanie, puis à Prague, a remplacé, en 1933, Petrov comme président de la VOKS, société pour les relations culturelles à l'étranger. C'est lui qui prépara le voyage et le séjour de Romain Rolland en URSS en juin-juillet 1935. Il sera démis de ses fonctions et arrêté en 1937, puis exécuté en 1938.

content joyeusement, qu'ils en ont acheté 5 ou 6, /pour la défense du Front Populaire⁴⁹,/ <pour le sport ouvrier;> et qu'ils ont formé ainsi une quarantaine de pilotes ouvriers. Mais la nuit, deux hommes veillent, le fusil armé, près des avions ; car l'autre camp, sans cela, chercherait à détruire les moteurs ou à provoquer des accidents. /La guerre civile se prépare, s'annonce/ <Dans la patrie de Colas Breugnon, même les antagonismes sociaux gardent leur bonne humeur, se font> gaiement. – Le bon docteur a recueilli, a pris comme chauffeur, un fils de famille, ancien noceur, qui a mangé naguère 3 millions.

(Avec nous est le sculpteur nivernais Bouche⁵⁰, que le maire Gaulier voudrait charger de faire mon buste.)

Samedi 15 août. Assomption. Fête de ma mère. Les ombres de mes parents m'entourent au pays.

Les cloches de Nevers. – Grosse chaleur du Centre. – Très beau temps.

Le matin, promenade à la porte de Croux. Rencontrons Locquin et Nessler en auto. Visitons ensemble la porte, et la Maison du Peuple, inaugurée le 14 juillet dernier ; le restaurant, les cuisines, la bibliothèque, la salle des syndicats – et l'entrée qui se dissimule, pudiquement. (Les Nivernais ne paraissent pas avoir – à part un solide noyau de militants et d'ouvriers, le courage de leurs opinions. Et Locquin s'en indigne. Ils

pensent bien, mais n'aiment pas trop à le dire.) – Nevers n'a guère plus de 3 à 400 chômeurs, mais qui tendent à s'y installer. – Locquin, radical, peu socialiste, point communiste, est le plus détesté par les partis de droite.

Le bon dr a payé nos frais d'hôtel. (Nous nous revanchons, en donnant la somme à une œuvre sociale de Nevers.)

Départ, à 4 h ½, pour Dijon le long de la Loire, jusqu'à Decize, puis en bordure du Morvan, par le Creusot et les vignobles de Beaune.

Dimanche 16 août.

Une dernière nuit et la matinée, à l'hôtel de la Cloche. Savoureux repas.

Retour par le train de Vallorbe, de 2 h ½ à 6 h ½ Montreux. Orages, au départ, et sur la route. – Les trains bondés.

Rentrons à la petite maison, au jardin envahi par l'herbe et les moustiques.

La nuit, malade. – Rançon des quinze jours de fatigues et de grasses lippées.

Mais je suis heureux de ces quinze jours, de la France retrouvée, de ce Paris et de ce Nivernais fraternels, de ce renouveau du peuple de France, et de mon petit pays montré par moi à ma Macha, qui l'a aimé.

49. Dans cette fin de paragraphe il y a divergence entre le manuscrit autographe et la copie dactylographiée revue par Romain Rolland. On a mis entre crochets obliques le texte du manuscrit, et entre barres obliques le texte de la copie dactylographiée. Au lecteur de saisir la nuance entre les deux textes !

50. Personne non identifiée, qui ne figure pas dans le *Dictionnaire des peintres, sculpteurs et graveurs nivernais du XV^eme au XX^eme siècle*, de Maurice Bardin, Conseil général de la Nièvre 2002